

## Book Reviews / Comptes rendus

**Geneviève Pruvost**, *Profession : policier, Sexe : féminin*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2007, 307 pages.

Recenseuse : *Line Beauchesne*  
Université d'Ottawa

L'auteure nous présente la situation des policières en France à l'aide de 128 récits biographiques (39 hommes et 79 femmes de tous grades). Cette étude vient confirmer les difficultés d'intégration des femmes dans la police rapportées par de nombreuses études, mais également en nuancer les contours, les causes et les conséquences grâce à la qualité avec laquelle les entrevues ont été analysées.

Ainsi, contrairement à ce que d'autres auteurs ont noté concernant d'autres pays, Geneviève Pruvost n'a pas trouvé de différences entre les motivations des hommes et des femmes à entrer dans la police et ces dernières ne rêvent pas de changer le corps policier. Toutefois, les femmes, conscientes qu'elles seront confrontées à un certain scepticisme quant à leurs compétences dans certains domaines, sont généralement plus instruites que les hommes. Malgré cette précaution, c'est lors de la formation que les femmes découvrent véritablement la réalité de la discrimination. Si « le protocole militaire uniformisant » de la formation tend à atténuer les manifestations sexistes entre camarades de classe, les critères de taille, de réussite des tests d'habileté physique de même que les entrevues pour entrer dans la police constituent encore des lieux de discrimination évidents. Ces restrictions imposées aux femmes pour diminuer leur accès à la profession ne sont cependant pas contestées par les policières qui voient dans le maintien de ces critères la confirmation de leur caractère exceptionnel.

C'est aussi lors de la formation que s'impose généralement « aux femmes la nécessité de choisir un conjoint tolérant à l'égard des vicissitudes du métier. Plus d'une femme sur deux opte pour un homme policier, jugé plus compréhensif, fut-il d'un grade inférieur ». Et de nombreuses policières, désirant faire carrière, choisissent volontairement le célibat ou retardent grandement l'arrivée des enfants, réflexions qui ne se retrouvent pas dans les entrevues avec les policiers.

Les femmes policières en France, contrairement à celles du Canada ou de la Grande-Bretagne, sont d'abord entrées dans la police aux postes supérieurs car ils sont principalement pourvus par des concours externes (plutôt que par l'ancienneté) requérant de plus grandes qualifications universitaires. Ces femmes font face à moins de manifestations sexistes directes, d'autant qu'elles proviennent généralement d'une classe plus aisée que les policiers de la base. La réaction des policiers de la base à l'égard de ces femmes officiers et commissaires ? Les hommes ont moins de difficultés à accepter une femme en tant que supérieure, hiérarchie militaire oblige, qu'à accepter une femme portant une arme et se retrouvant à égalité sur le terrain de l'action. D'ailleurs, de manière surprenante, une règle non écrite fait encore en sorte que les femmes ne peuvent former un duo lors des patrouilles (elles doivent toujours travailler avec un homme) et ne peuvent former la majorité lors d'opérations ! On craint que leurs décisions ne dérogent aux manières habituelles de faire si elles sont seules ou en majorité. Il va sans dire que, comme ailleurs, ce sont dans les escouades spéciales armées que les policières ont eu et ont encore le plus de difficultés à obtenir un poste.

L'auteure montre également dans le détail un paradoxe fort intéressant dans lequel se retrouvent beaucoup de policières. C'est dans les postes où elles sont le plus exposées à de la violence imprévisible, soit dans les grandes villes, surtout à Paris, que leur présence est le plus remise en question. Et c'est pourtant dans cette ville que l'on retrouve le plus de femmes sur le terrain tandis que les hommes occupent en majorité les postes ruraux. Comment expliquer ce phénomène ? Il semblerait que la volonté de progresser professionnellement sans déménager afin de demeurer avec leurs conjoints ou encore de ne pas changer les enfants d'école amène les femmes à choisir Paris.

Dans ce travail de terrain, à l'instar de recherches dans d'autres pays, c'est encore par leur capacité de faire de la répression violente que les policières attestent de leur compétence professionnelle et non dans l'accomplissement des autres tâches policières, où elles ne sont pas mises en doute : « suffisamment de femmes ont témoigné, en entretien, avoir tiré, frappé et insulté avec virulence, pour que la réalité d'un

usage féminin de la force soit attestée ». De plus, l'effet de « tokenism » se constate également, surtout chez les nouvelles recrues. Un bon coup est perçu comme exceptionnel pour une femme, et une erreur vient confirmer les problèmes d'adaptation des femmes à la profession.

Dans le quotidien, lors de moments plus sociaux, comme le montrent également de nombreuses études, les femmes paient encore leur droit d'intégration par l'obligation d'accepter un harcèlement sexiste qui passe principalement par la voie de l'humour. Ce dénigrement en continu des femmes par l'humour est, en fait, pour la majorité de ces policières, considéré comme faisant partie intégrante des rapports sociaux et comme résultant de leur choix de travailler dans un milieu masculin. C'est ce qui amène les policières à rarement considérer cet humour à répétition sur le peu de compétences des femmes ou encore les commentaires à connotation sexuelle comme du harcèlement. Est en jeu l'acceptation par leurs collègues masculins : « L'adaptation des femmes à la sociabilité proprement policière constitue de fait un test aussi important que la capacité réelle à exercer l'ensemble des missions de la profession ». Et il est difficile de se défendre contre cet humour masculin par une solidarité féminine, la solidarité entre policières étant mal perçue.

Ce peu d'alliances entre les policières fait d'ailleurs en sorte que les avantages sociaux liés à la maternité sont encore très peu développés et que la policière doit toujours prouver que la grossesse et la maternité ne perturbent pas sa carrière, la carrière idéale étant calquée sur un profil masculin, une carrière ininterrompue jointe à une grande disponibilité horaire au travail. C'est pourquoi les femmes utilisent très peu le travail à temps partiel dans la police; ce serait montrer que la famille perturbe leur engagement dans la profession. Toutefois, souligne l'auteure, il existe une différence entre les récits des nouvelles dans la profession au regard des plus anciennes : il semble que ce harcèlement sexiste tend à diminuer au fur et à mesure que les femmes entrent dans la profession, mais également que les nouvelles recrues masculines s'identifient davantage à la réalité travail/famille, étant moins attachées à une virilité traditionnelle et au caractère « cowboy » de la profession.

Quant au harcèlement sexuel, même lors d'agressions, il est difficile pour les femmes de se plaindre car la culture qui domine encore est « que ce sont les femmes qui sont coupables de ne pas avoir su déjouer les pièges de la sociabilité virile ».

En somme, cette arrivée des femmes dans la profession, contrairement à certaines attentes, n'a pas profondément changé la culture masculine valorisée par les tâches de répression. Ces tâches demeurent les plus valorisées dans l'identification professionnelle au regard des tâches jugées plus féminines comme la prévention et les services à la communauté. Les femmes qui entrent dans la profession doivent ainsi s'inscrire dans cette culture traditionnelle masculine qui a façonné l'image du policier.

Ce livre, émaillé d'extraits d'entrevues, communique avec beaucoup de vie, de clarté et de finesse, la réalité des poli-

cières. Il permet presque de vivre au quotidien plusieurs réalités des femmes dans cette profession. À lire.

---

**Niels Teunis and Gilbert Herdt**, eds., *Sexual Inequalities and Social Justice*, Berkeley: University of California Press, 2007, 264 pages.

Reviewer: *Andrew P. Lyons*  
*Wilfrid Laurier University*

This volume is the somewhat belated result of a session organized by Gilbert Herdt for the 2001 meetings of the American Anthropological Association. The contributors include sociologists, psychologists and gerontologists along with teachers in interdisciplinary fields such as human sexuality studies and ethnic studies. Only three of fifteen contributors are listed as anthropologists. However, some of the essays are ethnographically rich, particularly the contributions of Shuttleworth, Fields, Carrington and Soh.

In their introduction the editors argue that the academic study of sexual inequalities is somewhat belated compared with studies of other forms of social inequality such as class, race and ethnicity. The pioneers in this field were activists rather than academics, and included such exemplars as the leaders of the women's health movements of the 1970s. There is a rather tiresome gibe (p. 14) about the disembodied, romantic and incomprehensible writings of postmodernists and queer theorists in the 1980s and 1990s. Clearer, more partisan studies are preferred. Teunis and Herdt believe that the AIDS epidemic provided activist academics with the moral stimulus they needed to partake in the creation of scholarship about sexual inequalities. They note that practices of systemic structural violence are involved in the production of different kinds of inequality which often intersect to produce complex forms of oppression. Thus in this collection, Sonya Grant Arreola and Rafael Diaz describe gay Latinos in Los Angeles who are at one and the same time oppressed because they are gay members of a heterosexist culture, because they are poor, because some of them have histories as victims of sexual abuse and because they are immigrants in the U.S. Inasmuch as Teunis and Herdt feel that the engaged participant rather than the distanced observer is often better placed to understand both systemic oppression and the actors who resist it, positivist research models are rejected in favour of advocacy for positionality.

The problems posed by positionality are not interrogated by the editors but they are intelligently considered by some of the contributors. Jessica Fields who investigated sex education in North Carolina middle schools decided to mask her lesbian identity so that she could interact with conservative parents, teachers and homophobic students. Doubtless, her identity informed her cogent critique of educational practices. Russell Shuttleworth is not himself disabled, but lived near a